



HAL
open science

Vers une analyse sémantique (presque) unitaire des multiples emplois de voilà à l'écrit et à l'oral

Juliette Delahaie

► **To cite this version:**

Juliette Delahaie. Vers une analyse sémantique (presque) unitaire des multiples emplois de voilà à l'écrit et à l'oral. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2013, 33-34, pp.99-120. halshs-01087369

HAL Id: halshs-01087369

<https://shs.hal.science/halshs-01087369>

Submitted on 25 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vers une analyse sémantique (presque) unitaire des multiples emplois de *voilà* à l'écrit et à l'oral

Juliette Delahaie

Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Laboratoire *Modyco*, UMR 7114

(projet FFI2009-08714)

Publié dans *Revue de sémantique et de pragmatique*, 2013, 33-34, p.99-116.

L'objet de cette étude est d'expliquer les multiples emplois de *voilà* en français contemporain aussi bien à l'écrit qu'à l'oral, en essayant de dépasser l'apparent foisonnement des fonctions qu'on lui attribue, et qui vont de la fonction d'ouverture d'énoncé (« j'ai quelque chose à te dire, alors voilà : [...] ») à celle de clôture (« le cours est terminé, à la semaine prochaine, voilà. »), en passant par celle, plus traditionnelle car répertoriée dans les grammaires, de « présentatif » : « voilà le bus ! ». Si la position et la distribution syntaxique de *voilà* permettent souvent d'expliquer ces différents emplois, nous verrons qu'en réalité ce sont les instructions sémantiques attachées à ce terme qui donnent la clé de son fonctionnement. Après avoir répertorié les différents emplois de *voilà* à l'écrit et à l'oral, nous montrerons qu'il existe trois entités sémantiques pour *voilà*. L'intérêt de distinguer trois entités sera de montrer les propriétés communes et les points de passage entre chacune d'elles.

Introduction

On distinguera plusieurs emplois pour *voilà*, emplois dont l'inventaire n'est pas clos et qui peut varier en fonction du corpus que l'on traite. Notre ambition est d'en présenter quelques-uns qui relèvent de l'écrit et de l'oral, sans prétendre à l'exhaustivité, l'objectif de cette étude n'étant pas de mettre en valeur la polyfonctionnalité de cette entité. Les emplois proposés ici figurent parmi les plus fréquemment cités dans les études sur *voilà* (Porhiel : 2010 ; Bruxelles et Traverso : 2006 ; Druetta : 1993). En nous appuyant d'une part sur un corpus de français littéraire bien connu, *Frantext*, et d'autre part sur une série d'interactions authentiques dans une agence de voyage tirées du corpus *Lancom*¹, on peut relever plusieurs types d'emplois. Le premier est l'emploi « présentatif » de *voilà* suivi d'un nom commun ou de son équivalent, dans des exemples du type :

- (1). Jeudi dans l'après-midi un cri court de ferme en ferme : « **Voilà** les Allemands, on entend le bruit des tanks ». (D. Domenach-Lallich, 2001, *Frantext*)

¹ Accessible en ligne sur le site *Elicop* de l'Université de Louvain-Leuven : <http://bach.arts.kuleuven.be/elicop/>

C'est l'emploi le plus couramment répertorié dans la plupart des grammaires, et qui justifie en quelque sorte son classement dans la catégorie des « présentatifs », catégorie qui regroupe un certain nombre de structures verbales plus ou moins lexicalisées du type *c'est/ce sont, il y a* et parfois *il est* ; ces dernières servent à « présenter un groupe nominal ou un constituant équivalent qui fonctionne comme leur complément », et à « désigner un référent dans la situation d'énonciation » (Riegel *et al.*, 2002 : 543). En réalité, les emplois de *voilà* (et non de *voici*) ne sont pas uniquement « présentatifs », et en français contemporain, écrit mais surtout parlé, on pourra relever d'autres emplois, cette fois-ci sans complément. En tant que « déictique-*eurêka* » (expression de Bruxelles et Traverso : 2006), *voilà* attire l'attention sur un référent situationnel ou discursif que le locuteur était en train de chercher, comme dans ce passage d'interaction dans une agence de voyage :

(2). [L'employée de l'agence cherche une formule de séjour sur son ordinateur]

E- bon c'est des voyages très très bien hein au niveau des prix alors là c'est voyages diffusion (nom) hein donc c'est des produits (nom) mais avec peut-être des hôtels qui sont un peu moins bien mais bon très corrects hein ce qui fait alors je sais qu'ils ont un circuit **voilà** sur la Thaïlande

(Lancom)

En emploi absolu, *voilà* sert également à répondre à une question-demande de confirmation :

(3). E- c'était l'hôtel Kalimera hein c'est ça hein ?

C- **voilà** à Lesbos et il y a une semaine à Kyos

(Lancom)

Ensuite, *voilà* est souvent signalé comme marqueur de clôture, se situant soit en fin de tour de parole :

(4). E- [...] alors on va regarder ce qu'on peut ce que je peux regarder parce que en fait si vous voulez le samedi pendant les vacances les euh tours-opérateurs ferment plus tôt (nom) ferme à seize heures trente et (nom) ferme à dix-sept heures et euh **voilà**

(Lancom)

Soit en fin d'interaction, comme dans l'exemple suivant :

(5). C- bon j/e peux m/e permettre de l'emmener ?

E- bien sûr sans souci sans souci

C- à c/e moment-là j/e vais le j/e vais cogiter un peu

E- et donc euh **voilà** sachez qu/e pour l'aérien donc i/l y a pas de souci

C- oui oui

E- en aller simple en aller-retour ou en retour simple

C- tout à fait

E- et qu'à côté d/e ça euh si c'est pour l'hiver effectivement euh ce s/era plus eu:h à partir du mois d/e septembre

C- pour l'hiver oui d'accord

E- OK ?

C- donc j/e verrai demain je n/e sais pas j/e vais **voilà**
(*Lancom*)

Au-delà de sa valeur sémantique, c'est souvent la position macro-syntaxique de *voilà*, en fin de tour de parole ou dans des séquences finales d'interaction, qui légitime sa valeur de clôture-conclusion. Plus généralement, les emplois (2) à (5) sont généralement considérés comme relevant d'un *voilà* dénommé « Marqueur de Structuration de la Conversation » (Roulet *et al.* : 1985), « particule » (Bruxelles et Traverso 2006), « ponctuant » (Traverso : 1999), ou « signal discursif » (De Cesare : 2011, traduction littérale des *segnali discorsivi* italiens), traduisant par là que ce *voilà* porte sur l'énonciation, la construction et la gestion du discours à l'oral, mais aussi à l'écrit. De Cesare (2011) répertorie ainsi les multiples emplois de *voilà* « signal discursif » à l'écrit, comme dans cet exemple cité par l'auteur :

(6). Les Roms, l'islam, maintenant les flots d'immigrés tunisiens, lesquels ne sont au demeurant que 20 000, ce qui ne serait pas une affaire si l'Union européenne décidait de la gérer dans la coopération, la justice et la générosité. Mais **voilà**, elle n'a pas été conçue pour cela. [humanite.fr, 26.4.2011]

Enfin, on signalera une construction particulière de *voilà* qui a peu attiré l'attention des linguistes, celle où *voilà* est suivi d'une complétive :

(7). Décevoir, mais comment ? Il devait avoir douze-treize ans. Il admirait son père, « le meilleur des hommes, juste, toujours disponible, jamais en colère ». Et **voilà que** - provocation, déjà - il était allé vers ce père et soudain l'avait giflé. « Comme ça, sans raison, mais il fallait que je le fasse. » (J.-B. Pontalis, 2000, *Frantext*)

Il n'y aurait *a priori* aucune raison à vouloir distinguer ce *voilà* des autres, une complétive pouvant occuper la place d'un nom commun :

(8). Voilà un homme/Voilà qu'un homme arrive.

Nous verrons qu'en réalité, les deux constructions n'autorisent pas les mêmes enchaînements à droite, ce qui pose dès lors le problème de l'unicité de *voilà*.

En effet, *voilà* se caractérise, nous l'avons vu, par une multiplicité de positions syntaxiques et des effets de sens extrêmement variés. Faut-il alors distinguer plusieurs entités, ou peut-on trouver un dénominateur sémantique commun qui rende compte de l'ensemble de ces

emplois ? Notre hypothèse sera que *voilà* ne correspond ni à l'une ni à l'autre de ces situations de manière aussi tranchée, et que si l'on peut postuler plusieurs entités sémantiques, ce sera moins pour les séparer que pour étudier le lien et les points de passage entre elles. Nous partirons donc d'un dénominateur commun, la référence déictique et/ou la valeur monstrative de *voilà*, pour ensuite explorer les différences sémantiques profondes qui sont manifestées par certains emplois, et qui nous conduiront à distinguer trois *voilà* différents. Nous essaierons ainsi de valider l'hypothèse selon laquelle $voilà_1 + X^2$ attire l'attention sur un référent de X donné par la situation d'énonciation (renvoi déictique) comme en (1), tandis que $voilà_2 (X)$ en emploi absolu attire l'attention sur un référent de X sous-entendu et prévisible par le locuteur et l'interlocuteur (exemples 2 à 6) ; enfin, $voilà_3$ que X renvoie à un référent de X contraire à ce qui aurait pu être prévu en vertu de discours antérieurs. Nous étudierons d'abord les deux premières entités ensemble parce que leurs propriétés nous permettront d'expliquer plus facilement $voilà_3$.

1. Existe-t-il un dénominateur commun aux différents emplois de *voilà* ? Fonctionnement déictique de $voilà_1$ et $voilà_2$

La plupart des grammaires s'appuient sur la deixis et l'anaphore pour expliquer le fonctionnement de *voilà*, *voilà* possédant tantôt une valeur déictique lorsque le référent sur lequel il pointe est présent dans la situation d'énonciation : « voilà le bus ! », tantôt une valeur anaphorique lorsque celui-ci est à trouver dans le co-texte antérieur : « tu es un imbécile, voilà mon avis ». Ce que nous voudrions montrer ici, c'est que d'une part cette répartition n'est pas entièrement satisfaisante, et que d'autre part, $voilà_1$ et $voilà_2$ relèvent d'un même fonctionnement déictique quels que soient leurs emplois. En effet dans les deux cas, le référent explicite ou non auquel *voilà* renvoie doit être trouvé par l'intermédiaire de la situation d'énonciation ; celle-ci peut-être situationnelle, ce qui renvoie à une conception « classique » de la deixis

(9). Jeudi dans l'après-midi un cri court de ferme en ferme : « **Voilà les Allemands**, on entend le bruit des tanks ». (D. Domenach-Lallich, 2001, *Frantext*)

Mais elle peut aussi être textuelle ou discursive :

² Dans cette étude, les notations X, Y, Z correspondent à des structures linguistiques explicites ou non. Dans ce dernier cas, elles sont alors marquées par une parenthèse : (X).

(10). « À chaque jour suffit sa peine, et on ne s'est jamais arrêté au milieu d'un jour. »
Voilà à quoi je suis réduite : citer des proverbes ! » (L. Schroeder, 2000, *Frantext*)

On peut considérer que la deixis est uniquement un procédé de localisation extra-linguistique et que seul *voilà* dans l'exemple (9) possède donc une référence déictique. Cependant, nombre de chercheurs ont montré que cette conception n'était pas satisfaisante, et nous adopterons la définition de la deixis par Kleiber (1986 : 19), selon lequel « les déictiques sont des expressions qui renvoient à un référent dont l'identification est à opérer nécessairement au moyen de l'entourage spatio-temporel de leur occurrence. La spécificité du sens indexical est de « donner » le référent par le truchement de ce contexte. » Cette seconde définition ne met pas l'accent sur le lieu de référence, car le référent lui-même n'est pas forcément présent dans la situation d'énonciation, mais sur le mode d'assignation du référent : ce qu'implique la deixis, c'est le renvoi nécessaire au contexte spatio-temporel. De plus, ce contexte peut relever de deux niveaux différents : à un niveau textuel, une occurrence linguistique entre en relation avec les unités discursives qui la précèdent et la suivent immédiatement, et à un niveau situationnel, elle peut entretenir des relations spatio-temporelles avec la situation extra-linguistique. Dans cette définition élargie de la deixis, le co-texte est donc un élément constitutif de la situation d'énonciation, ce qui nous permet au moins d'expliquer de manière unitaire les différents emplois de *voilà*₁. Ainsi dans l'exemple (10), une conception dichotomique de la deixis et de l'anaphore conduirait à postuler un second *voilà*, différent du *voilà*₁ déictique, puisqu'en (10) le référent de *quoi* est un segment de discours mentionné antérieurement, à savoir la proposition « A chaque jour suffit sa peine[...] ». Cette distinction n'est pas satisfaisante car elle masque un fonctionnement similaire : dans les exemples (9) et (10), le référent de « les Allemands » (9) ou de « quoi » (10) est à chercher par l'intermédiaire du contexte spatio-temporel, situationnel dans le premier cas, et discursif ou textuel dans le second. Ce cas de deixis discursive n'est pas seulement reconnu comme tel par Kleiber (1986), mais aussi par Lakoff (1974), Himmelmann (1996) et plus récemment Guillot (2006 : 57) qui explique ainsi le fonctionnement de la deixis discursive à propos du démonstratif en français : « le démonstratif désigne de façon déictique le contenu discursif d'une portion du texte qui se trouve dans son entourage immédiat. » Dans le cas où il s'agit de déterminants démonstratifs, Guillot (2006) et Marchello-Nizia (2006) montrent que le nom déterminé est un nom résumptif qui désigne ou résume le discours précédent, du type *nom*, *parole*, *chose*, *conseil*. On est bien dans cette situation pour *voilà* dans notre exemple (10), *quoi* servant à résumer la proposition immédiatement antérieure à *voilà*.

Cette conception non dichotomique de la deixis et de l'anaphore nous semble ainsi résoudre les indéterminations que l'on trouve dans la plupart des grammaires, et qui indiquent que *voilà* serait tantôt déictique, tantôt anaphorique, position qu'adopte également très récemment De Cesare (2011 : 60) : *voilà* aurait valeur conclusive et serait anaphorique dans les contextes où « il résume, reformule, à travers un hyperonyme ou un autre, une section de texte précédent », et *voilà* serait déictique lorsqu'il serait « employé pour annoncer un contenu à venir. » Par conséquent pour De Cesare, *voici* pourrait aussi avoir un fonctionnement anaphorique à l'écrit dans des exemples de ce type :

- (11). « Travailler plus pour gagner plus » Voici le dogme du « pacte républicain » qui fut proposé en 2007 aux salariés français. [humanité.fr, 29.4.2011] (cité par De Cesare, 2011 : 62)

Il nous semble que l'on est ici dans un cas typique de deixis textuelle ou discursive qui ne présume en rien des capacités anaphoriques de *voici*, et nous affirmerons donc que *voici/voilà* + Nom a un fonctionnement déictique quels que soient ses contextes d'emploi.

L'explication du fonctionnement référentiel de *voilà*₂ sans complément semble à première vue beaucoup moins claire puisque le référent auquel il pourrait renvoyer n'est pas forcément explicite, si bien que l'on pourrait *a priori* douter de sa faculté de désignation déictique. Une caractéristique de *voilà*₂ nous renvoie cependant vers cette interprétation, c'est le fait qu'il puisse commuter avec une expression démonstrative en *c'est* + nom, où le nom est une expression-résumé neutre qui renvoie à un segment de discours plus ou moins étendu et contigu à son énonciation. La relation déictique est très claire lorsque *voilà*₂ sert à marquer une confirmation comme dans notre exemple (3) que l'on reprend ici, où l'on peut remplacer *voilà*₂ par *c'est ça* :

- (12). – *c'est l'hôtel Kalimera* hein?
- *voilà/c'est ça* à Lesbos et il y a une semaine à Kyos.

Ça est un pronom neutre désignant le plus souvent les objets discursifs sans nom que sont les procès ou les événements (voir Kleiber : 1987 et Guillot : 2006 pour une analyse de *ça* en français contemporain). Dans notre exemple (12), *ça* réfère aux dernières paroles du locuteur, ici à l'expression « l'hôtel Kalimera », cela veut dire que pour comprendre ce que désigne *voilà*₂, il faut passer par le contexte discursif immédiatement contigu.

Plus généralement, il est possible de remplacer *voilà*₂ par une expression-résumé neutre, du type *c'est ça* lorsqu'il s'agit de désigner les paroles immédiatement précédentes du locuteur,

ou du type *c'est tout* lorsque le renvoi est fait à un ensemble discursif plus large. Les variantes des exemples (2), (4) et (5) présentent les deux cas de figure :

(13). [L'employée de l'agence cherche une formule de séjour sur son ordinateur]
E- bon c'est des voyages très très bien hein au niveau des prix alors là c'est voyages diffusion (nom) hein donc c'est des produits (nom) mais avec peut-être des hôtels qui sont un peu moins bien mais bon très corrects hein ce qui fait alors je sais qu'ils ont un circuit **c'est ça** sur la Thaïlande

(14). E- [...] alors on va regarder ce qu'on peut ce que je peux regarder parce que en fait si vous voulez le samedi pendant les vacances les euh tours-opérateurs ferment plus tôt (nom) ferme à seize heures trente et (nom) ferme à dix-sept heures et euh **c'est tout**

(15). C- bon je peux me permettre de l'emmener ?

E- bien sûr sans souci sans souci

C- à ce moment-là je vais le je vais cogiter un peu

E- et donc euh **c'est tout** sachez que pour l'aérien donc il y a pas de souci

C- oui oui

E- en aller simple en aller-retour ou en retour simple

C- tout à fait

E- et qu'à côté de ça euh si c'est pour l'hiver effectivement euh ce sera plus euh à partir du mois de septembre

C- pour l'hiver oui d'accord

E- OK ?

C- donc je verrai demain je ne sais pas je vais **c'est tout**

Si en (13), le renvoi déictique de *ça* à la séquence « je sais qu'ils ont un circuit sur la Thaïlande » est relativement clair, il est en revanche plus difficile de délimiter le contexte spatio-temporel qui englobe « tout » en (14) et (15). « Tout » renvoie ici au contenu discursif d'un ensemble de propositions qui viennent d'être énoncées : l'ensemble de l'intervention citée en (14), l'ensemble de l'interaction en (15). Ce qu'implique donc l'interprétation de *voilà*₂, c'est le renvoi nécessaire au contexte discursif immédiat.

Ce que l'on a donc pour l'instant montré, c'est que *voilà*₁ et *voilà*₂ partagent une même propriété sémantique, celle d'impliquer un renvoi déictique. Dans le cas de *voilà*₁ + nom, il peut s'agir d'une deixis situationnelle, où *voilà*₁ peut commuter avec *c'est* + nom déterminé :

(16). Jeudi dans l'après-midi un cri court de ferme en ferme : « **Ce sont les Allemands**, on entend le bruit des tanks ».

Il peut s'agir aussi d'une deixis discursive, et dans ce cas, *voilà*₁ + nom résomptif peut commuter avec *c'est* + nom résomptif neutre :

(17). « À chaque jour suffit sa peine, et on ne s'est jamais arrêté au milieu d'un jour. »
C'est ce à quoi je suis réduite : citer des proverbes ! »

*Voilà*₂ procède du même fonctionnement, il renvoie toujours à un segment de discours plus ou moins large, expression délimitée dans le cas de *voilà*₂ à valeur confirmative ou eurêka-déictique (voir exemples 12 et 13), segment discursif aux limites relativement floues dans le cas de *voilà*₂ conclusif (voir exemples 14 et 15). On remarquera enfin que *voilà*₁ peut être accompagné d'une expression résomptive avec un effet de sens conclusif, ce qui le rapproche des emplois de *voilà*₂ :

(18). Ce que je veux, c'est un homme, de temps à autre, un homme qui me prenne dans ses bras et **voilà tout**. (L. Violet et M. Desplechin, 2005, *Frantext*)

On peut justement se demander si dans le passage de *voilà*₁ X à *voilà*₂ (X), il n'y a pas eu modification du sens, ou plutôt cristallisation d'un effet de sens propre à *voilà*₁.

2. De *voilà*₁ à *voilà*₂ : du non-prévisible au prévisible

Ce que l'on essaiera de montrer ici, c'est que *voilà*₂ (X) exige que l'élément sur lequel il pointe puisse être prévisible à partir d'un discours préalable³.

2.1. *Voilà*₁ et *voilà*₂ et le trait [d] = L découvre M

On commencera par utiliser un test tiré de Anscombe (2001) qui nous permettra de montrer qu'en disant *voilà*₂, le locuteur ne découvre pas l'état du monde au moment où il en a l'expérience directe. On considérera des énoncés du type P = (voilà), S ou = S, (voilà), où S est une phrase de type assertif ou déclaratif, renvoyant à un état du monde M. Soit t une certaine caractéristique que peut posséder ou non M. Anscombe utilise le trait [d] = L découvre M au moment où il prononce P et qu'il en a la première expérience directe ; par conséquent, S exprime M directement et non comme une déduction tirée d'un faisceau d'indices. Or *voilà* exige M [-d] : le locuteur ne découvre pas l'état du monde au moment où il en a l'expérience directe. Reprenons la situation présentée par Anscombe (2001 : 149) : « Supposons par exemple que deux amis soient dans une chambre dont les volets sont fermés et les rideaux tirés, ce qui fait qu'on ne peut voir ce qui se passe à l'extérieur. Cependant, on

³ Nous donnons une définition de discours ou assertion préalable tirée de Anscombe (1990) : « l'organisation interne d'un énoncé fait intervenir des facteurs externes comme des discours virtuels ou réels présentés comme antérieurs, ou plus généralement des discours virtuels comme les connaissances communes. »

perçoit des rafales de vent ainsi que le bruit de la pluie ». Dans ces conditions, je pourrai ouvrir la fenêtre et constatant la pluie, m'écrier : « - voilà, il pleut ! /voilà la pluie. » En disant cela, j'attire l'attention de mon interlocuteur sur un référent présent dans la situation d'énonciation stricte, la pluie, mais le référent dont je parle, c'est celui dont j'avais déjà formé la supposition à partir des indices que sont le vent et le bruit de la pluie. D'ailleurs, je pourrais même ajouter : « - voilà, il pleut, /voilà la pluie, ça j'en étais sûr ! ». On remarquera qu'il n'est pas possible de faire l'expérience du contraire avec *voilà*₂. Ainsi, déduisant du vent et du bruit de la pluie que je crois entendre qu'il fait mauvais, je ne peux pas finalement m'écrier, en ouvrant les volets et découvrant le beau temps : « - voilà, il fait beau. » Ce qui est en revanche possible avec *voilà*₁ + nom : « non, voilà le soleil ». Dans ce dernier énoncé, il y a non congruence entre ce que le locuteur avait prévu, et ce qu'il perçoit.

Sur la base de ce test, on peut donc établir une distinction entre les deux *voilà* marqués par deux constructions différentes : *voilà*₁ X permet de présenter un référent de X prévisible ou non, tandis que *voilà*₂ (X) renvoie uniquement à un référent de (X) prévisible, ce qui explique d'ailleurs pourquoi l'absence éventuelle de X en surface ne pose pas de problème de compréhension. On appréciera la différence entre les deux *voilà* par ce dernier exemple contextualisé. Imaginons qu'au supermarché, je suis en train de régler mes achats, et je donne 50 euros à la caissière pour en payer 30 ; à ce moment-là, la caissière me tend un sac que je n'avais pas demandé, en me disant : « tenez, voilà un sac ». Cet énoncé grammaticalement et pragmatiquement correct l'est beaucoup moins si la caissière me dit : « tenez, voilà » en me tendant son sac. Sans être grammaticalement incorrect, cet énoncé paraît peu probable dans un tel contexte. En revanche, il est beaucoup plus plausible que la caissière me rende la monnaie en accompagnant son geste d'un simple « voilà ». On voit bien ce qui se passe ici : ce qui pose problème, c'est que je ne m'attendais pas au sac en plastique, alors que si je donne un billet de 50 euros pour en payer 30, j'attends ma monnaie en retour, si bien qu'il est facultatif de nommer le référent prévu. Autrement dit, *voilà*₂ pointe sur un référent prévisible par les deux interlocuteurs : il y a congruence entre ce qui est prévisible en fonction de tel ou tel contexte, et ce qui arrive, il y a donc coïncidence entre un discours préalable (virtuel ou effectif) et le référent auquel *voilà* renvoie par deixis. Dans les deux cas, « tenez, voilà un sac » et « voilà (votre monnaie) », l'attribution du référent est explicable en partie par une deixis situationnelle : dans notre exemple, le référent se trouve même dans la situation d'énonciation. Ce qui varie entre les deux situations et les deux énoncés, c'est que dans le

second cas l'appariement référentiel n'est pas saturé par le renvoi déictique : *voilà*₂ ne peut renvoyer qu'à un référent prévisible des interlocuteurs en présence.

2.1. *Voilà*₂ : discours préalable et stéréotypes

On essaiera d'analyser le fonctionnement de *voilà*₂ à partir des données (X, Y, Z) : *voilà*₂ (X) désigne un référent de X implicite ou non, et considéré comme prévisible par les locuteurs en présence, dans le sens où il appartient à un ensemble de possibles Z que laisse prévoir Y, Y étant un discours antérieur virtuel ou explicite. Les effets de sens que l'on a répertoriés pour *voilà*₂ tiennent entre autres au statut différent du discours préalable Y. On commencera par expliquer le fonctionnement de *voilà*₂ lorsqu'il sert à répondre à une demande de confirmation souvent marquée par *c'est ça* ou *hein* en français parlé. Dans les cas où la demande de confirmation n'est marquée par aucune expression du type *c'est ça*, il est bien difficile d'envisager *voilà*₂ en dehors de tout contexte, même s'il est grammaticalement correct.

(19) - vous êtes étudiante ?
- voilà

Ce *voilà*₂ devient beaucoup plus compréhensible lorsqu'on le contextualise :

(20). L1- je sors de la fac à 15h00 donc je pourrai venir chercher les enfants à l'école à 16h00
L2- d'accord, donc si je comprends bien vous êtes étudiante?
L1- voilà

Ce qui pose problème en (19), ce n'est pas proprement *voilà*, c'est le fait qu'en dehors de tout contexte, on ne peut pas savoir si la question posée est une demande de confirmation ou une réelle question. Le référent auquel renvoie *voilà*₂ en (20) est en revanche un référent qui est prévisible par L₂ en vertu de la conclusion qu'il peut tirer des propos de L₁ : « je sors de la fac à 15h00 ». L'expression « si je comprends bien » montre bien qu'il est en train de faire une supposition. Dans le cas de *voilà*₂ (X) confirmatif, il y a donc congruence entre la supposition de L₂ à propos de « X = elle est étudiante » et le renvoi déictique à « vous êtes étudiante ». Cependant, le discours antérieur que constitue « je sors de la fac à 15h00 » pourrait en situation très bien ne pas figurer ; ce que permet cette contextualisation, c'est en fait le déploiement d'un discours préalable qui a quelque chose à voir avec les stéréotypes : le passage de « je sors de la fac à 15h00 » à ce à quoi renvoie *voilà* et que l'on pourrait gloser par : « je suis étudiante », se fait par l'intermédiaire d'une phrase générique du type : « les personnes qui suivent des cours à la fac sont des étudiants ». Cet enchaînement n'a là rien de bizarre si l'on est d'accord avec l'idée selon laquelle les phrases stéréotypiques, dont font

partie les phrases génériques, régissent le déroulement du discours et permettent d'expliquer les enchaînements phrastiques (voir à ce propos les travaux d'Anscombe 2001, 2005, *etc.*). On rappellera simplement que les phrases génériques peuvent être classées dans trois catégories, les analytiques nécessairement vraies, du type « Les éléphants sont des mammifères », les analytiques généralement vraies (ou typifiantes *a priori*) comme « les singes mangent des bananes » et les typifiantes locales ou synthétiques qui représentent une opinion du locuteur, du type « les singes sont amusants »⁴. Seules les deux premières sont régulièrement le fait d'un *ON*-locuteur, voix collective et anonyme, et représentent donc un savoir partagé. Ces phrases génériques sont fréquemment introduites par des préfixes du type *On + Vdire* (Anscombe, 2010 : 56), associées à des adverbes de généralité. Cependant avec *voilà*₂, locuteur et allocataire doivent faire partie du *ON*-locuteur, ce qui n'est pas obligatoire lorsque les énoncés peuvent être introduits par des tournures du type *on dit que/on affirme que*. Les phrases génériques impliquées par *voilà*₂ pourront ainsi être introduites par *on sait que* : « On sait que les personnes qui suivent des cours à la fac s'appellent des étudiants ».

La demande de confirmation présentée en (19) et (20) s'appuie donc sur un savoir partagé des interlocuteurs en présence, savoir partagé qui prend la forme de phrases génériques si l'on se place dans le cadre de la théorie des stéréotypes⁵. Il peut s'agir d'une phrase événementielle : dans notre exemple (3) tiré d'une interaction à l'agence de voyage, la demande de confirmation s'appuie sur un discours préalable virtuel dont la connaissance est partagée uniquement par les interlocuteurs en présence, du type : « *on sait que* la famille X est en vacances du 1^{er} au 7 août à l'hôtel Kalimera », dans laquelle *ON* renvoie aux interlocuteurs, client et employée de l'agence, et que l'on pourrait difficilement transformer ainsi : ?? « *On dit que* la famille X est en vacances du 1^{er} au 7 août à l'hôtel Kalimera. »

La présence d'un savoir supposé partagé dans la demande de confirmation rentre presque dans la définition même de cet acte à la limite entre l'assertion et la question, en revanche, le mécanisme qu'implique *voilà*₂ lorsqu'il sert, et cela de manière très fréquente, à clore une intervention, est beaucoup moins évident et l'on citera de nouveau l'exemple (4) :

⁴ Tous ces exemples sont repris de Anscombe (2005 : 80)

⁵ Labov (1973, 1976 trad. franç : 344) propose une autre définition de la demande de confirmation, qui s'appuie également sur l'idée de savoir partagé : les demandes de confirmation peuvent être définies comme des énoncés partiellement asserté[s] et partiellement questionné[s] qui obéissent à la «rule of confirmation» : « soient deux interlocuteurs A et B, on peut appeler « faits A » ce que A sait, mais que B ignore ; « faits B » ce que B sait mais qu'A ignore ; et « faits AB » la connaissance également partagée par A et par B. La règle s'énonce alors : [43] Toute affirmation de A à propos d'un fait B s'entend comme une demande de confirmation ».

(21). L- [...] alors on va regarder ce qu'on peut ce que je peux regarder parce que en fait si vous voulez le samedi pendant les vacances les euh tour-opérateurs ferment plus tôt (nom) ferme à seize heures trente et (nom) ferme à dix-sept heures et euh **voilà** (*Lancom*)

Le référent désigné par *voilà*₂ peut être trouvé par le co-texte antérieur : « on va regarder ce qu'on peut » ; il constitue la conclusion évidente d'indices discursifs présents dans le contexte spatio-temporel immédiatement contigu à *voilà*₂, à savoir les propos du locuteur L ; ce référent désigné par *voilà*₂ pourrait être présenté ainsi : « et euh voilà, enfin, vous voyez ce que je veux dire ». C'est dire que l'énonciation même du référent de *voilà*₂ n'est pas obligatoire puisqu'il est censé être évident pour les locuteurs en présence, en vertu des indices discursifs que sont « les tours-opérateurs ferment plus tôt le samedi ». Cependant là encore, tirer une telle conclusion suppose que les locuteurs partagent un discours virtuel et préalable qui serait : « on sait que une agence de voyage travaille avec des tours-opérateurs ». Pour trouver le référent discursif auquel *voilà*₂ renvoie, il faut donc que les locuteurs partagent un savoir formé de phrases stéréotypiques, et qui permet de faire une déduction à partir d'indices discursifs.

On comprend mieux alors pourquoi *voilà*₂, qui est la mise en scène d'un événement/fait prévisible, a si souvent été considéré comme un marqueur conclusif. Dans le *Petit Robert*, la conclusion est définie comme une « proposition dont la vérité résulte de la vérité d'autres propositions ». En linguistique, on ne parlera pas de « vérité », mais plutôt de validité : dans notre exemple (21), il s'agit d'amener les interlocuteurs-clients à la formulation d'un énoncé virtuel, « je ne vais pas pouvoir vous trouver de séjour », que laisse prévoir un énoncé préalable, et peu importe qu'il soit « vrai » ou non. Le lien entre les deux énoncés ne relève donc pas de « logique » au sens mathématique, mais d'une démarche semblable. L'affinité de *voilà*₂ avec *donc* ne serait alors pas fortuite, et il est frappant de voir que ces deux mots peuvent apparaître ensemble dans n'importe quel type d'emploi de *voilà*₂ :

(5)/(22). C- bon je peux me permettre de l'emmenner ?

E- bien sûr sans souci sans souci

C- à ce moment-là je vais le je vais cogiter un peu

E- et **donc** euh **voilà** sachez qu/e pour l'aérien donc i/l y a pas de souci

C- oui oui

E- en aller simple en aller-retour ou en retour simple

C- tout à fait

E- et qu'à côté de ça euh si c'est pour l'hiver effectivement euh ce sera plus euh à partir du mois de septembre

C- pour l'hiver oui d'accord

E- OK ?

C- donc je verrai demain je ne sais pas je vais (**donc**) **voilà**

(4)/ (23). E- [...] alors on va regarder ce qu'on peut ce que je peux regarder parce que en fait si vous voulez le samedi pendant les vacances les euh tours-opérateurs ferment plus tôt (nom) ferme à seize heures trente et (nom) ferme à dix-sept heures et euh (**donc**) **voilà**

On remarquera cependant qu'il est impossible d'associer *donc* aux emplois confirmatifs de *voilà*₂, mais qu'il peut apparaître dans la demande de confirmation, demande particulière qui résulte en quelque sorte d'un raisonnement à partir d'indices (énoncés virtuels ou explicites, indices situationnels) :

(24). - **donc** si je comprends bien vous êtes pour le parti socialiste ?

- voilà

*Voilà*₂ implique donc le renvoi à un discours préalable constitué de phrases stéréotypiques, faits d'un *ON*-locuteur ou non, mais toujours supposées partagées des interlocuteurs en présence. C'est ce même fonctionnement qui permet d'expliquer pourquoi *voilà*₂ apparaît si souvent à la fin de certains types d'interactions, les interactions finalisées dotées d'un scénario précis comme celles qui se déroulent dans une agence de voyage. Lorsque *voilà*₂ semble y faire office de clôture-conclusion (voir exemple 5), il désigne un moment de l'interaction, la conclusion, conclusion attendue en vertu d'une série d'indices contextuels donnés par le contexte spatio-temporel et par le script supposé connu des interlocuteurs de l'interaction, c'est-à-dire le fait qu'un ensemble de questions attendues dans le cadre de l'agence de voyage ont été posées, et que le sujet étant épuisé on arrive ainsi au moment de clôture exhibé en tant que tel par *voilà*₂. Dire *voilà*₂ en fin d'interaction suppose donc la connaissance partagée du script de cette interaction.

Ce fonctionnement particulier permet enfin d'expliquer le coup de force opéré par *voilà*₂ dans certains contextes où le référent désigné est présenté comme évident, prévisible à partir d'une suite d'indices plus ou moins explicites, même si ce n'est pas exactement le cas. Par exemple, on peut très bien imaginer un échange de ce type :

(25). (un homme est à terre, le visage ensanglanté)

L₁- qu'est-ce qui s'est passé ?

L₂- il m'a énervé et voilà.

Le référent de *voilà*₂ est évident : il n'est pas vraiment constitué par l'homme blessé de la situation d'énonciation (*voilà*₁ présentatif), car on aurait difficilement : « il m'a énervé et voilà cet homme ». En revanche, on peut plus facilement envisager un énoncé du type : « il m'a énervé et **donc** voilà » ou « il m'a énervé et voilà **le résultat**. » Ce qui est présenté ici, ce n'est pas l'homme ensanglanté lui-même, même s'il faut passer par ce contexte situationnel et déictique pour comprendre quel est le référent désigné par *voilà*₂, mais il s'agit de l'état de cet homme comme le résultat prévisible d'une série d'événements qui partent de « il m'a énervé », et dont l'enchaînement est supposé prévisible car déductible à partir de phrases génériques, dont la connaissance est donc supposée partagée des locuteurs en présence, du type : « quand on me cherche, on me trouve », ou plus littérairement : « qui sème le vent récolte la tempête ». Le résultat, lui, est discutable, néanmoins il est présenté comme attendu grâce à *voilà*₂.

3. Du fonctionnement déictique à la valeur monstrative

Ce qui sépare *voilà*₁ de *voilà*₂, c'est donc en surface une construction syntaxique, et en profondeur un fonctionnement référentiel différent. Ce que nous voudrions montrer ici, c'est que les deux entités peuvent être considérées comme véhiculant une attitude de monstration. La monstration est une notion linguistique utilisée chez Anscombe depuis au moins 1990. Elle permet de regrouper des termes relevant de différentes catégories grammaticales, notamment des adverbes et des interjections, et qui ne servent pas à exprimer un énoncé mais à le montrer. Ainsi, Anscombe (1990) montre qu'en disant « Aïe », le locuteur montre sa douleur, alors qu'en disant « j'ai mal », il l'exprime. Anscombe (1990 : 79) rappelle certaines propriétés que ces termes ont en commun, et que nous reprendrons ici pour étudier le fonctionnement différent de *voilà*₁ et ₂. Le premier critère, propre également aux adverbes de phrase, celui d'une grande affinité avec la position frontale, ne fonctionne ni avec *voilà*₁, ni avec *voilà*₂ qui jouit d'une très grande mobilité dans la phrase. Les autres critères proposés sont en revanche tous valides pour *voilà*₂. Ainsi, il ne peut pas faire l'objet d'une question :

(26). a. ??- il a dit que voilà ?

b. ??- est-ce que les tours-opérateurs ferment à quatre heures et voilà ?

Ce qui est en revanche possible pour *voilà*₁ :

(27). Après un moment d'hésitation, je le reconnus, d'autant plus que lui-même me fixait du regard. Je me dirigeai vers lui. Il se précipita sur moi : « Hé, Amkoullel ! Te

voilà ? C'est bien toi ? » - « Oui, oncle Samba, c'est bien moi ! » Il me serra contre sa poitrine. (A. H. BÂ, 1991, *Frantext*)

Autre critère pour les termes de monstration, ces derniers ne peuvent faire l'objet d'une extraction en *c'est ... que* :

- (28). a. Tu vas faire les courses, voilà.
 b. vs *C'est voilà que tu vas faire les courses.
 (29). a. Voilà le facteur.
 b. - * C'est voilà que le facteur
 c. vs C'est le facteur que voilà.

On peut expliquer l'impossibilité pour *voilà*₁ à subir l'extraction en *c'est ...que* par le fait qu'il conserve en partie un fonctionnement verbal, ce critère n'est donc pas vraiment opératoire pour ce type de construction.

Dernier critère, les termes de monstration ne peuvent rentrer que dans des relatives appositives, mais pas dans des relatives restrictives ni dans des complétives. *Voilà*₂ obéit à ce critère :

- (30). a.? Les tours-opérateurs qui voilà ferment à quatre heures, seront ouverts demain toute la journée.
 b. Les tour-opérateurs qui, voilà, ferment à quatre heures, seront ouverts demain toute la journée.
 c. ?? Je te dis que voilà.

En revanche, *voilà*₁ semble pouvoir entrer dans différents types de relatives, et notamment une relative restrictive :

- (31). Les vêtements que voilà sont destinés au secours catholique.

Il est difficile en revanche de le faire rentrer dans une complétive :

- (32). ? Je te dis que voilà le bus, dépêche-toi !

*Voilà*₁ ne respecte donc pas tous les critères qui permettent de délimiter la catégorie des termes de monstration, mais on peut l'attribuer au fait qu'ils s'appliquent essentiellement à des mots invariables comme les adverbes ou les interjections. Or *voilà*₁ conserve certaines propriétés verbales qui peuvent expliquer ces écarts.

On proposera donc deux explications « monstratives » différentes pour *voilà*₁ et *voilà*₂. Pour *voilà*₁, on peut l'expliquer par l'origine de *voilà*, le verbe *voir* à l'impératif ou à l'indicatif présent de la deuxième personne⁶. L'appel à *voir* est donc explicitement adressé à un allocataire, et en disant *voilà*₁ X, j'appelle à *voir* (métaphoriquement ou non) le référent de X. *Voilà*₁ X constituerait donc un appel à *voir* grammaticalisé et qui implique l'allocataire dans son sémantisme même.

*Voilà*₂ en revanche vérifie tous les critères de la monstration, ce qui n'explique pas cependant de quoi *voilà* serait ici la monstration : pour « aïe », nous avons vu que l'explication était relativement simple : je ne décris pas ma douleur, mais je montre ma douleur. En fait, l'attitude énonciative qui correspond à *voilà*₂ (X) est une attitude d'engagement, il y a une prise en charge forte de X qui engage à la fois le locuteur et l'allocataire, si bien que l'allocataire ne peut pas faire autrement que d'adhérer au point de vue du locuteur, d'où des enchaînements possibles du type :

- (33). - Thomas a raté sa soutenance
- et voilà, qu'est-ce que je te disais/c'était évident.

Cette stratégie d'engagement de l'allocataire est fondée sur la coïncidence entre deux discours, un discours antérieur (explicite ou virtuel) qui est la prévision de X (= il va rater sa soutenance), et la désignation de X (= il a raté sa soutenance) par *voilà*₂.

4. *Voilà*₁ X, *voilà*₂ (X) et *voilà*₃ que X : différences et points de passage

Notre analyse sémantique nous a amené à distinguer deux *voilà* différents. Le premier, *voilà*₁ X, peut être utilisé dans deux contextes : X peut être prévisible en fonction d'une série d'indices Y qui appartiennent soit au contexte situationnel, soit au contexte discursif. Par exemple, si je présente quelqu'un par : « voilà Mme Delahaie », cela peut être parce que j'en ai parlé auparavant (dans un discours préalable Y), la présence du nom propre impliquant un savoir partagé des interlocuteurs. Cependant, dans *voilà*₁ X, X peut aussi ne pas être prévisible ; ainsi, si je suis dehors et que je vois quelqu'un apparaître dans mon champ de vision mais que je n'attendais pas, je peux très bien m'écrier : « voilà quelqu'un qui arrive », ou comme dans cet exemple significatif tiré de *Frantext* :

- (34). « Bonjour, mon frère. »

⁶ Selon Oppermann-Marsaux (2006) qui a fait une étude sur *voilà* en diachronie, la forme verbale à l'origine de *voilà* est incertaine : impératif ou indicatif présent.

Risler les laissa en face l'un de l'autre et s'approcha de Fromont jeune, qu'il était très étonné de trouver là :

« Comment ! Chorche, vous **voilà ?**... Je vous croyais à Savigny...

- Mais, oui, figurez-vous... J'étais venu... Je pensais que le dimanche vous restiez à Asnières... C'était pour vous parler [...].

(A. Daudet, 1874)

Dans le cas de *voilà*₂ (X), le référent de X implicite ou non est alors prévisible, attendu des interlocuteurs en présence. On fera remarquer que l'emploi absolu de *voilà* n'apparaît que tardivement, vraisemblablement au XIXe siècle si l'on en juge par les occurrences de *voilà* suivi d'un point de ponctuation que l'on peut relever dans le corpus *Frantext*, et dont la première date de 1829 :

(35). [...] têtes d'anges pour les voûtes, une flamme de pierre pour les frises, et puis des oves et des volutes. Le château de Versailles, la place Louis XV, la rue de Rivoli : **voilà**. Parlez-moi d'une belle littérature tirée au cordeau !

(V. Hugo, 1829)

On peut donc postuler que la troncature, c'est-à-dire la coupure du complément autrefois obligatoire a entraîné le marquage pour un seul emploi, celui dans lequel le référent de *voilà*₁ est prévisible. Il s'agit d'un processus habituel (voir par exemple Traugott et Heine : 1991, mais aussi Anscombe : 1981) qui peut s'accompagner d'un figement progressif, ce qui est le cas de *voilà* : *voilà*₁ conserve des propriétés verbales, notamment la complémentation et la possibilité d'avoir un pronom personnel pour complément. *Voilà* au sens 2 perd en revanche toute complémentation et n'opère plus qu'à un niveau discursif, dans le sens où son référent est toujours relié à un contexte non situationnel et à un discours préalable, explicite ou virtuel.

Il existe une dernière construction qui ne rentre dans aucune de ces deux interprétations sémantiques, c'est la structure en *voilà*₃ *que* X ou *ne voilà*₃-*t-il pas que* X. D'après les occurrences trouvées dans *Frantext*, ces deux constructions renvoient de préférence à un référent de X qui se trouve en opposition avec ce que le locuteur (et l'interlocuteur) aurait pu prévoir à partir d'une série d'indices textuels ou contextuels (Y). Par exemple dans l'énoncé suivant :

(36). Courage : nous nous identifions spontanément à la mère au milieu des malheurs de la guerre ; la cantinière traîne sa carriole, se bat pour la paix, belle force de vie ; et

voilà qu' elle fait son beurre avec les reîtres et provoque, involontairement, la perte de ses enfants. (R. Debray, 1996, *Frantext*)

Les énoncés qui constituent Y (= nous nous identifions spontanément à la mère au milieu des malheurs de la guerre ; la cantinière traîne sa carriole, se bat pour la paix, belle force de vie) laisseraient prévoir une conclusion du type : « la cantinière ne pactise pas avec l'ennemi, elle gagne sa vie honnêtement ». *Voilà₃ que* introduit un énoncé contraire à cette dernière conclusion. Ce *voilà₃ que* X ou *ne voilà₃ t-il-pas que* X peut d'ailleurs être introduit par un *et* à valeur d'opposition :

(37).a. Il a tout pour être heureux et voilà qu'il déprime/ne voilà-t-il pas qu'il déprime.

Vs. b. ?? Il a tout pour être heureux et voilà qu'il a soutenu sa thèse avec succès.

Si elle conserve quelque chose de *voilà₂* par le renvoi à un discours préalable et des énoncés stéréotypiques dont le savoir est partagé, cette construction n'a en revanche plus rien de déictique, et elle peut être associée à des événements du passé :

(38). Décevoir, mais comment ? Il devait avoir douze-treize ans. Il admirait son père, « le meilleur des hommes, juste, toujours disponible, jamais en colère ». Et **voilà que** - provocation, déjà - il était allé vers ce père et soudain l'avait giflé. « Comme ça, sans raison, mais il fallait que je le fasse. » (M. Ndiaye, 2005, *Frantext*)

Elle véhicule cependant elle aussi une attitude de monstration : le référent de X n'est pas décrit mais montré. Certes, les tests utilisés pour dégager la valeur monstrative des adverbes et interjections sont difficilement transposables à une telle construction syntaxique, mais on relèvera cependant un certain nombre de propriétés qui vont dans le même sens, à savoir une affinité avec la modalité exclamative :

(39). - tu disais non, et voilà que tu me dis oui maintenant !

On remarquera également que une fois dans *Frantext*, *voilà₃ que* apparaît dans un énoncé tronqué, à l'instar de *quoique* servant à marquer une attitude restrictive (Anscombe, 1985 : 340) :

(40). [...] je me dois de les nommer, moi, la petite dernière de la tribu. Je me dois de les nommer en vrac, là encore. Je n'ai pas eu la force jusque-là mais aujourd'hui, **voilà que**.

Les nommer pour tous ceux qui connaissent cette même chaîne. (C. Fellous, 2001, *Frantext*)

Pour conclure : Le modèle polyphonique : une explication synthétique de trois entités sémantiques

Le modèle polyphonique nous permettra de conclure en ramassant les différentes propriétés de *voilà*_{1, 2 et 3} en un système cohérent et synthétique.

On commencera par proposer une explication du fonctionnement polyphonique de *voilà*₁ X en interprétant l'exemple suivant :

(41). Delambre en tire un prestige qui m'exaspère. Lui qui n'était rien à l'école, sans envergure ni talent, le **voilà** un personnage important. (G. Bouillier, 2002, *Frantext*)

En disant « le *voilà*₁ un personnage important », le locuteur introduit un premier point de vue dont le contenu⁷ peut être présenté ainsi : {*un personnage important* renvoie à *le*}, autrement dit dans *voilà*₁ X, X est trouvé par l'intermédiaire des coordonnées contextuelles et spatio-temporelles, qu'elles soient textuelles ou situationnelles. Ce contenu est associé à la valeur déictique textuelle de *voilà*₁ qu'on a présentée *supra*, et il est pris en charge par le locuteur qui en est la source, l'origine. Cependant, ce contenu n'est pas décrit mais montré. Le modèle polyphonique tel que présenté par Anscombe permet de mettre en valeur cette particularité essentielle : la relation entre la source et le contenu sera une attitude de monstration (et non d'assertion), à l'inverse par exemple de l'introducteur rhématique *c'est* :

(42). Hollande, c'est la solution. Vs Hollande, voilà la solution !

Voilà peut ainsi être rangé parmi les embrayeurs, les déictiques et expressions démonstratives ou les adverbes de phrase, expressions qui selon Perrin (2009 : 65), reprenant entre autres Anscombe (1990), ne sont pas conceptuelles ou propositionnelles, mais sont des expressions « à sens montré ». Outre les critères énoncés précédemment sur la valeur de monstration de *voilà*, on pourra reprendre le test proposé par Banfield (1982), cité par Perrin (2009 : 65) comme particulièrement pertinent pour la mise en évidence de la monstration⁸ dans une

⁷ Le terme de « contenu » est utilisé par commodité et renvoie en fait à une représentation discursive, à une construction linguistique qui a un rapport indirect avec l'univers extralinguistique.

⁸ L'approche polyphonique proposée par Perrin (2009) s'accorde sur de nombreux points avec celle d'Anscombe. Cependant Perrin ne parle pas de *monstration* mais d'effets propres à la *voix* : « les éléments associés à la voix résistent à toute forme de reformulation, de réfutation, de modalisation. » (*ibid.* : 65).

approche polyphonique de la langue, c'est le fait que *voilà*₁ ne puisse être enchâssé dans une complétive au style indirect qui reprendrait un contenu asserté :

(43). ? Pierre a dit que voilà le bus. Vs Pierre a dit que c'était le bus.

On a vu qu'en relation avec sa valeur déictique, *voilà*₁ X était un appel à « voir » X à destination de l'allocutaire. Aussi introduira-t-on un deuxième point de vue qui met en scène l'allocutaire (*Al.*), destinataire virtuel de l'énoncé (et non pas l'interlocuteur réel qui lui, peut être absent), point de vue dont le locuteur est aussi la source et qui aurait pour contenu {appel à voir X à destination de *Al.*}.

Dans le fonctionnement polyphonique de *voilà*₂ (X), le fait que X puisse rester implicite implique un fonctionnement bien plus complexe que l'on expliquera aussi par un exemple :

(44). L- [...] alors on va regarder ce qu'on peut ce que je peux regarder parce que en fait si vous voulez le samedi pendant les vacances les euh tour-opérateurs ferment plus tôt (nom) ferme à seize heures trente et (nom) ferme à dix-sept heures et euh voilà

En disant *voilà*₂, le locuteur présente un premier point de vue *pdv*₁, qui correspond plus ou moins au segment *on va regarder ce qu'on peut ce que je peux regarder*, et dont le contenu serait {ne pas pouvoir trouver de séjour}. Comme pour *voilà*₁, la position de la source, ici le locuteur, par rapport à ce contenu est celle de monstration. A l'instar de *voilà*₁, ce *voilà*₂ ne peut pas être enchâssé dans une complétive au style indirect :

(45). ??Elle nous a dit que le samedi pendant les vacances les tours-opérateurs fermaient à seize heures trente et elle nous a dit que voilà.

On a dit que le contenu de ce premier point de vue pouvait rester implicite (voir notamment lorsque *voilà* sert à clore une interaction), parce qu'il est prévisible par les interlocuteurs en présence, en vertu d'une loi générale et d'un certain nombre d'énoncés ou de faits qui permettent d'activer cette loi. En effet, en disant *voilà*₂ (X), le locuteur renvoie à un second point de vue *pdv*₂, dont le contenu peut correspondre à un énoncé asserté ou non, une situation extra-linguistique ou un ensemble discursif, et qui est ici explicite : {le samedi les tour-opérateurs ferment plus tôt}. Ce second point de vue est présenté comme amenant à *pdv*₁. On a d'ailleurs vu précédemment que *voilà*₂ (X) s'associait facilement à la conjonction *donc*, mais aussi à d'autres expressions de cause-conséquence comme *par conséquent/alors* :

(46). Le samedi pendant les vacances les tours-opérateurs ferment à seize heures trente et donc/par conséquent/alors voilà.

Cependant, pour que pdv_1 soit considéré comme évident et prévisible à partir de pdv_2 , il faut qu'il existe une sorte de principe général selon lequel pdv_2 conduit habituellement à pdv_1 . On introduira alors un troisième point de vue dont la source est cette fois un *ON*-locuteur, communauté linguistique anonyme dont fait nécessairement partie le locuteur de *voilà*₂, et qui aurait ici pour contenu {habituellement les agences travaillent avec les tours-opérateurs}. Cette loi générale serait une phrase stéréotypique et générique qu'on a marquée ici par *habituellement*⁹, phrase qui reste implicite et qui est une sorte de présupposé¹⁰. Pdv_3 sert en quelque sorte de cadre discursif aux pdv_1 et pdv_2 . Cependant, la phrase générique liée à pdv_3 n'est pas forcément et *a priori* le fait d'un *ON*-locuteur. En effet, notre énoncé peut difficilement être introduit par une expression du type *on dit que/on affirme que*, alors que (Anscombe, 2010 : 56) le peuvent systématiquement les phrases génériques dites analytiques (« les vaches sont des mammifères ») et les phrases génériques dites typifiantes *a priori* (« les singes mangent des bananes »), qui sont obligatoirement l'émanation d'une voix collective et anonyme. Dans notre exemple, il s'agirait donc d'une phrase générique typifiante locale, mais qui est traitée comme émanant d'un *ON*-locuteur. Cela veut dire que là encore, il faut faire apparaître l'allocutaire dans le schéma polyphonique de *voilà*₂, ce qui est selon nous une de ses particularités forte : le locuteur de *voilà*₂ (X) fait comme si ses interlocuteurs appartenaient à la même communauté linguistique que lui, il fait donc comme si le passage de pdv_2 à pdv_1 était évident en vertu de la connaissance commune d'une loi générale, celle-ci pouvant cependant ne pas être une phrase générique analytique ou typifiante *a priori*. On insistera sur le « comme si », c'est-à-dire sur le fait qu'il s'agit là d'une stratégie discursive qui n'a rien à voir avec la réalité des faits : les interlocuteurs en tant qu'êtres réels peuvent ne pas décoder ce *voilà*₂ (X), ou bien ne pas adhérer à cette loi générale émanation d'un *ON*-locuteur, d'où des évidences discutables comme dans notre exemple (25) – il m'a énervé et donc *voilà*-, où {il m'a énervé} pdv_2 amènerait à pdv_1 {avoir frappé quelqu'un} en vertu d'une loi considérée comme générale et qui aurait pour contenu {quand on me cherche on me trouve}. On remarquera que dans notre exemple (45), on pourrait même expliciter cet engagement de l'allocutaire dans la stratégie discursive du locuteur par une expression comme « vous voyez ce que je veux dire ». Autrement dit, les interlocuteurs font partie de la stratégie discursive mise en place par *voilà*₂ en tant qu'allocutaires virtuels (*Al.*), et l'on introduira un dernier point de vue, attribué au locuteur, dont le contenu serait { pdv_3 est connu

⁹ Voir par exemple Anscombe (2010) pour une classification des phrases génériques et de leurs critères.

¹⁰ Dans une approche sémantico-pragmatique et non vériditionnelle de la langue, dire que A présuppose B et pose C équivaut à dire qu'en énonçant A, le locuteur fait comme si on savait B avant l'énonciation et que c'est dans ce cadre qu'il affirme C.

de *Al*} ou bien {*Al* fait partie de *ON-loc*}, assertion préalable assimilable là encore à un présupposé.

On résumera le modèle polyphonique en s'appuyant sur l'exemple (45) ainsi :

- *pdv*₁ {ne pas pouvoir trouver de séjour}, monstration, source = locuteur
- *pdv*₁ doit être trouvé par l'intermédiaire de *pdv*₂ {« samedi-vacances-tours-opérateurs fermés plus tôt »}, assertion préalable, source = locuteur
- la relation entre *pdv*₁ et *pdv*₂ se fait en vertu d'une loi générale, *pdv*₃ {généralement, les agences de voyage travaillent avec des tours-opérateurs}, présupposé, source = *ON-locuteur*, pris en charge par le locuteur
- *pdv*₄ {*Al* fait partie de *ON-loc.*}, présupposé, source = locuteur

Enfin, le fonctionnement polyphonique de *voilà*₃ *que* X nécessite d'envisager un point de vue supplémentaire :

- (48). [...] J'ai toujours entendu dire de lui et toujours constaté qu'il était un homme doux-têtu mais paisible, peu conciliant mais clément. Et voilà que la violence sourde de son être émacié. Il se lève en renversant sa chaise. (M. Ndiaye, 2005, *Frantext*)

En disant *voilà*₃ *que* [...], le locuteur met en scène un premier point de vue {violence sourde de tout son être} dont il est la source, et par rapport auquel il adopte une attitude de monstration. Ce point de vue s'oppose à un second point de vue *pdv*₂, et qui serait le fait d'une voix anonyme, du type {cet homme – ne pouvoir – être violent}. Ce *pdv*₂ est la conclusion tirée à partir de *pdv*₃, {un homme doux –têtu mais paisible *etc.*}, assertion préalable dont le locuteur est la source, et qui peut rester implicite. Cette relation implique un *pdv*₄ qui est le fait d'un *ON-locuteur*, du type {on dit qu'un homme doux ne peut généralement pas être violent}, phrase générique que le locuteur considère comme partagée par son allocataire (*pdv*₅).

Ce que met en valeur le modèle polyphonique, ce sont les éléments communs aux trois entités sémantiques de *voilà*, notamment la présence de l'allocataire dans le schéma même d'interprétation de *voilà*, si bien que l'on pourrait considérer qu'il n'existe pas trois morphèmes différents, mais bien plutôt trois classes d'emploi distinguables par des critères à la fois sémantiques, pragmatiques et syntaxiques.

Bibliographie

- ANSCOMBRE, J.-C. (1985) : « Grammaire traditionnelle et grammaire argumentative de la concession », *Revue internationale de philosophie*, 155, p. 333-350.
- ANSCOMBRE, J.-C. (1990), « Thème, espace discursif et représentation événementielle », in Anscombre, J.-C. et Zaccaria, G. (éd.) (1990), *Fonctionnalisme et pragmatique. A propos de la notion de thème*, 43-150.
- ANSCOMBRE, J.-C. (2001) : « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages* : 57-75.
- ANSCOMBRE, J.-C. (2001) : « A coup sûr / Bien sûr : des différentes manières d'être sûr de quelque chose », in *Les phrases dans les textes. Les sons et les mots pour le dire. Les connecteurs du discours*, Dupuy-Engelhardt, H. et al., p.135-160.
- ANSCOMBRE, J.-C. (2005) : « Le ON-locuteur : une entité aux multiples visages », in Bres, J. et al., *Dialogisme et polyphonie*, Bruxelles, De Boeck Université.
- ANSCOMBRE, J.-C. (2010) : « Autour d'une définition linguistique des notions de voix collective et de ON-locuteur », in Colas-Blaise, M. et al. , *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*, Presses Universitaires de Metz.
- BANFIELD, A. (1982) : *Unspeakable Sentences*, Londres : Routledge & Kegan Paul.
- BRUXELLES, S. & TRAVERSO, V. (2006) : « Usages de la particule *voilà* dans une réunion de travail : analyse multimodale », in *Les marqueurs discursifs dans les langues romanes*, Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Peter Lang, p.71-92.
- DE CESARE, A.-M. (2011) : « L'italien *ecco* et les français *voici* , *voilà*. Regards croisés sur leurs emplois dans les textes écrits », *Langue française*, 184, p.51-68.
- DICTIONNAIRE *Le grand Robert de la langue française* (1985), Paris, Le Robert.
- DRUETTA, R. (1993) : *Etude de voilà non-constructeur*, Tesi di Laurea, Università di Torino, manuscrit dactylographié.
- ELICOP, base de données de français parlé (*Lancom, corpus de Tours, corpus d'Orléans*) : <http://bach.arts.kuleuven.be/elicop>. Consulté le 13 juillet 2011.
- FRANTEXT, base de données en ligne (textes du 16^e au 21^e siècle) : www.atilf.fr/frantext/. Consulté le 13 juillet 2011.
- GUILLOT, Céline (2006) : « Démonstratif et déixis discursive : analyse comparée d'un corpus écrit de français médiéval et d'un corpus oral de français contemporain », *Langue française*, 156, p.56-69.
- HIMMELMAN, N. (1996) : « Demonstratives in narrative discourse : a taxonomy of universal uses », in Fox B., *Studies in Anaphora*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p.205-254.
- KLEIBER, G. (1986) : « Déictiques, embrayeurs, etc., Comment les définir? », *L'information grammaticale*, 30, juin 1986, p.3-22.
- KLEIBER, G. (1987) : « L'opposition CIST/CIL en ancien français, ou comment analyser les démonstratifs ? », *Revue de Linguistique Romane*, 5-35.
- LABOV, W. (1973, trad. franç. 1976) : *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- LAKOFF, R. (1974) : « Remarks on *this* and *that* », *Proceedings of the Chicago Linguistics Society*, Chicago, p.345-356.
- MARCELLO-NIZIA, C. (2006) : « Du subjectif au spatial : l'évolution des formes et du sens des démonstratifs en français », *Langue française*, 152, p.114-126.
- OPPERMANN-MARSAUX, E. (2006) : « Les origines du présentatif *voici/voilà* et son évolution jusqu'à la fin du XVI^e siècle », *Langue française*, p.77-91.
- OPPERMANN-MARSAUX, E. (2008) : « Le verbe *voici/voilà* et son éclatement catégoriel en français préclassique et classique », in Combettes, B. (et al.), *Le changement en français. Etudes de linguistique diachronique*, Paris, Peter Lang, p.317-328.
- PERRIN, L. (2009) : « La voix et le point de vue comme formes polyphoniques externes », *Langue française*, 164, p.61-79.

- PORHIEL, S. (2010) : « Analyse multicomponentielle de la combinaison *Voilà pour* en français moderne », *Travaux de linguistique*, p.16-44.
- RIEGEL, M. & PELLAT, J.-C. & RIOUL, R. (2002, 1^{ère} éd. 1994) : *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- ROULET, E. *et al.* (1985) : *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- TRAUGOTT, E. et HEINE, B. (1991) : *Approaches to grammaticalization*, Amsterdam, J.Benjamins.
- TRAVERSO, S. (1999) : *L'analyse des conversations*, Paris, Nathan.